

MASQUES ET FAUX-NEZ...

Pour les libertaires, tout est matière à observations et théories. Chez eux, et hors de chez eux, en ville et à la campagne, au milieu d'indifférents, d'adversaires et de camarades, ils sont enclins à noter, analyser, déduire, philosopher.

En coupant, hier, la ligne des boulevards, encombrée d'une foule tapageuse et sillonnée de chars à travestis, de voitures à réclames, de masques, de faux-nez, de barbes artificielles, de chevelures factices, de costumes d'emprunt, je roulai dans ma cervelle une multitude de pensées tristes et gaies, générales et particulières.

L'idée que c'est en ces jours de travestissement obligatoire et officiel qu'on se déguise le moins, fut, de toutes, celles qui me frappa le plus.

N'est-elle pas, en effet, une permanente mascarade, la vie dans notre hypocrite société?

Je ne mentionne qu'à titre de curiosité les costumes dont s'affublent les magistrats, les oripeaux que revêtent les officiers, les arlequins ou dominos qu'endossent prêtres, nonnes et moineillons.

Ces individus sont les forcés acteurs de la comédie qui se joue; comédiens bien payés, ils se glissent dans l'étoffe de leur personnage, c'est logique.

Mais je parle des autres, de ceux - multitude innombrable - qu'aucun signe extérieur ne décèle, dont le masque - ô comble du déguisement! - est dissimulé, de ceux qui s'habillent comme vous et moi et ne parlent ni le langage du *Code*, ni le latin des sacristies, ni le vocabulaire des casernes.

Masqués, les patriotes qui hurlent à «*Berlin*» acclament les «*Déroulédises*» saluent chapeau bas le «*tricolore*» et pourtant placent leurs capitaux à l'étranger, emploient, parce que c'est meilleur marché, des ouvriers étrangers et étiquettent «*français*» des produits allemands ou italiens.

Travestis en aimables philanthropes, les patrons qui se plaignent du mauvais état des affaires, de la concurrence, de l'énormité des frais généraux, des dangers du crédit et qui, pour rogner le salaire de leurs exploités, garder sous la main un personnel assoupli, et faire oublier l'insolence de leur luxe, établissent des économats, des cités ouvrières, des caisses de secours et de retraites.

Déguisés en penseurs et convaincus, les trafiquants de la plume qui, au journal, au théâtre, au roman, flattent l'ignorance des foules, la cupidité des riches, l'ambition des gouvernants.

Faux nez, autant que fausses barbes, les politiciens, prosternés fourbement devant le trône et l'autel, la déclaration des droits de l'homme, le programme du parti ouvrier, la grève générale et autres balançoires.

Comédie, les yeux baissés des demi-vierges, les serremments de main de celui-ci, les protestations d'amitié de celui là, le «*chapeau bas*» du passant, l'indignation de l'austère, l'emballement des uns, l'indifférence des autres.

Je méprise et hais, - comme tout ce qui est laid, - cette société qui rend la sincérité impossible, exige qu'on se farde, impose aux lèvres le mensonge, aux regards le trouble, aux cœurs le doute.

Je la déteste parce qu'elle prive l'estomac de pain, le cerveau de clarté et le cœur de tendresse; je la méprise, parce que tout y est «masques et faux-nez». Carnaval permanent? Soit, je ne demande pas mieux. Mais que ce soit un gai mardi gras! Qu'il en garde le rire!

La mascarade que la routine nous accoutume à prendre pour la réalité, dure depuis trop longtemps, puisqu'elle remplace les confetti et les serpents par les larmes et le sang.